

Nous nous autorisons ici à reproduire la magnifique étude du pasteur Philippe De Mestral sur les grands mouvements de l'église réformée du XVIIIe au XXe siècle (FAVJ , 150^e anniversaire, du 13 décembre 1990)

UN ENGAGEMENT RELIGIEUX EXCEPTIONNEL



En souvenir de la première présence humaine et religieuse à la Vallée, les représentants de l'ordre des Prémontrés lors du 400^e anniversaire de la commune de L'Abbaye en 1971. Photo J. Reymond

A PRÈS LA GUERRE, mon ami Badan régent à Trélex m'a dit: «Vois-tu, j'ai compris l'âme des Combiers au service pendant la Mob. On avait passé la nuit dans les bois. A l'aube, on reçut l'ordre d'avancer à plat ventre dans un champ de trèfle trempé de rosée. Quatre Combiers étaient là devant moi. Tout à coup l'un d'eux se mit à chanter le vieux cantique sentimental «Dès que l'aube dépose ses perles sur les fleurs... Dès que l'ombre s'efface devant le jour qui luit...» Et le chant s'éleva à quatre voix, beau et juste. C'était à la fois drôle et émouvant. Tout à fait de circonstance. Et toutes les strophes par cœur.»

L'âme des Combiers! Oui, il y a dans le peuple de notre Vallée un sentiment profond d'une présence divine dans la nature et dans les cœurs.

Le chant permet d'exprimer cela mieux que des déclarations factices. Le passé de la Vallée peut nous aider à comprendre comment on en est venu là. Le chant de nos chorales en témoigne aujourd'hui encore.

Vers 1700, au début du XVIII^e siècle, on ne donnait pas cher, dans la Plaine, du chant dans les églises de la Vallée. Et cela devait être frappant pour que le fait fut relevé. Il n'y avait pas de recueils. Seules quelques femmes savaient par cœur quelques psaumes. Elles les entonnaient tant bien que mal. Les plus «éclairés parmi les hommes» essayaient de suivre comme ils pouvaient.

RÉVEIL DU CHANT SACRÉ

Mais en 1736, un magistrat de Lausanne vint au culte dans une de nos églises. Il fut émerveillé. Le chant des psaumes était entonné «avec une justesse et une harmonie bien supérieures à celles de la plupart des églises de la plaine». Chacun chantait bien la partie qui lui convenait.

En 1786, un citoyen de Genève faisait à son tour le voyage au lac de Joux. Il avait entendu parler de la beauté de la musique sacrée à la Vallée, surtout au Sentier. Il se rendit au culte. Il écrit ceci: «Le chant commença. Quiconque n'a entendu que *nos sons traînants* ne peut s'en former une idée. Rien à la fois de plus simple et de plus imposant... Un chantre bat la mesure et pas une voix ne la manque... Nous aurions passé notre vie à savourer cette musique... Et on chantait en tous cas quatre fois au culte.»

D'où était venue cette métamorphose? dit le professeur Vuilleumier dans sa Grande histoire de l'Eglise réformée... A l'initiative et à la persévérance de deux pasteurs, surtout de Philippe Bridel qui fut 52 ans pasteur à la Vallée, au Sentier puis à L'Abbaye (1681-1771, à ne pas confondre avec le doyen Bridel). C'est lui qui entreprit d'exercer ses paroissiens à «louer Dieu d'une façon digne de Lui». C'est lui qui recourut à l'accompagnement d'un quatuor de trompettes dès 1727.

Dans d'autres églises où il y avait des trompettes, on se plaignait de ces instruments, cornets, clarinettes, dont le son très aigu était «insupportable».

Rien de cela au Sentier. L'orchestre «savait non seulement jouer en mesure, mais observer une juste mesure, en gardant le rang qui lui convenait, et au lieu de nuire au chant de l'assemblée, lui servir d'utile auxiliaire. Le Genevois de passage ajoute: «Quatre trompettes fort douces soutiennent le chant à quatre parties, et toutes ces voix célèbrent l'Etre tout-puissant. Ce concert si pur, si parfait, dans un pays perdu au milieu des montagnes, renoue puissamment l'âme et l'attache plus fortement à la piété et à la vertu... Cette musique est la passion du pays; car on chante aussi à quatre parties dans les cabinets de travail et l'on est tout étonné, en entrant chez un lapidaire ou un horloger d'entendre entonner un psaume.»

Ce qui était vrai au Sentier, le devint aussi des autres églises, et ainsi que dans tout le canton, en particulier à Saint-Laurent à Lausanne.

Mais ce réveil du chant sacré n'était-il que superficiel et sentimental? Ou correspondait-il aussi à un réveil de la Foi?

Nous sommes à la fin du XVIII^e siècle. Il n'y a pas encore, ou guère, de mouvements de réveil religieux en Europe. Mais des témoignages prouvent que dans cette religiosité de l'Eglise nationale, il y avait des étoiles qui brillaient.

Pas de télévision, ni de radio, ni disques ou cassettes. Mais dans bien des familles le soir, on chantait autour du feu, on lisait la Bible, on priait. A la lumière des lampes à huile ou de bougies. Souvent aussi, parmi ces cantiques, on mêlait des chants nostalgiques ramenés des campagnes militaires du service à l'étranger: la chanson du mercenaire. Et cette remarque nous permet de dire qu'il ne faut pas non plus faire un tableau trop idyllique de la vie à la Vallée. D'autres documents révèlent la corruption morale sous toutes ses formes y compris la violence, et les disputes de toutes sortes. Et la religion officielle du culte public obligatoire n'aidait pas beaucoup les pécheurs à se repentir. C'est pourquoi le besoin d'un réveil de l'Eglise réformée, à la Vallée et dans le pays, se fit de plus en plus sentir au cours du XVIII^e siècle. Et cela va nous aider à voir où en était la Vallée au point de vue religieux en 1840, quand la Feuille d'Avis a commencé à paraître.

Vers 1800, il y avait deux formes de piété. Une piété assez formaliste assaisonnée de patriotisme et de philosophie-politique à tendance révolutionnaire. Dieu était désigné presque toujours par l'Être Suprême ou le Tout Puissant. Jésus-Christ un exemple parfait, libérateur des tyrannies. Mais la conviction du péché, le besoin du pardon et du salut étaient peu enseignés, et peu recherchés.

L'autre forme de piété était plus près de l'Évangile. Ces croyants lisaient et méditaient très sérieusement la Bible, et se préoccupaient de mettre leur foi en pratique sur le plan moral.

La première forme de piété, la formaliste, était handicapée par la mainmise de l'Etat sur l'Eglise. Certes, beaucoup de paroissiens étaient conscients de cela et avaient une piété vivante, et restaient dans leur église, mais le fait que jusqu'à la révolution de 1798 où le canton de Vaud conquiert son indépendance, la présence au culte était obligatoire sous peine de sanctions sévères; ce fait empêchait la foi d'éclorre et de s'épanouir. Sous le régime bernois les églises étaient pleines... mais par contrainte. L'Etat de Vaud depuis 1803 reconnaissait la liberté en théorie, mais les contraintes s'imposaient toujours.

La seconde forme de piété nécessitait d'avoir des pasteurs plus convaincus, vraiment convertis eux-mêmes, et qui prêchaient un Évangile complet: le salut par grâce et non plus par une vie plus ou moins vertueuse, la réalité du péché et de la perdition, la nécessité de la nouvelle naissance, la fidélité dans la lecture de la Parole de Dieu prise au sérieux dans sa totalité, et nécessité d'une vie de prière. Or cela n'est pas si facile, et les cultes officiels n'y aidaient guère dans la plupart des cas. Il fallait des réunions où, Bible en main, on puisse s'instruire. Cent ans auparavant le Major Davel avait déjà relevé cette nécessité d'une piété personnelle et vraie, lui qui chaque jour faisait solennellement son culte dans sa maison.

L'ÉPOQUE DES GRANDS COURANTS RELIGIEUX

On s'approche de 1840 quand la Feuille est née. En 1820, deux grands courants religieux commencèrent à passer sur notre pays et à la Vallée. Assez semblables et pourtant assez différents. L'un est venu d'Allemagne, le piétisme; l'autre d'Angleterre, le méthodisme.

Celui d'Allemagne, dû à Spener (1635-1705), appelait les croyants à se réunir en «collèges de piété» ou «conventicules» comme on disait. Là on s'instruisait et s'édifiait les uns les autres. Les chants pieux et souvent très sentimentaux y tenaient une grande place ainsi que la prière. C'est à Vevey que le piétisme fut le plus fort, mais il rayonna dans tout le pays. Une qualité importante: ce mouvement poussait les croyants à rester dans leur Eglise et à la réveiller du dedans. Et il enseignait à ne pas jeter le discrédit sur ceux qui ne pensaient pas comme eux. C'est dans l'Eglise d'Etat, devenue dès 1863 l'Eglise nationale, que ce réveil de la piété a produit d'excellents fruits: des pasteurs prêchent vraiment l'Évangile et les laïcs dévoués se consacrent à développer la vie chrétienne dans la paroisse. Avec l'Eglise libre, la collaboration s'établit peu à peu. Ce n'est qu'avec les

Frères darbystes étroits qu'il y eut la guerre: les Darbystes traitaient tous les autres croyants de damnés, et alors ceux-ci traitaient ces «étroits» d'ennemis de l'Eglise de Jésus-Christ. Ce n'est guère que depuis la dernière guerre que sur le plan individuel les Frères étroits et les autres chrétiens arrivent à s'entretenir et même à prier ensemble. Les jugements à l'emporte pièce disparaissent. Un esprit de bienveillance s'est établi avec les assemblées des Frères étroits.

C'est d'Angleterre qu'est venu le second courant de réveil, dû à John Wesley, pasteur anglican (1703-1791). Chez les Wesleyens appelés plus tard les Méthodistes, il y avait aussi à côté du culte des réunions appelées les «classes» de piété. On y étudiait la Bible, on priait et on chantait beaucoup. Les chants y sont entraînants et joyeux, faciles à apprendre. On les retrouve aujourd'hui à l'Armée du salut, dans les Unions chrétiennes, à la Croix-Bleue, etc... On faisait beaucoup de prosélytisme: gagner des âmes à Christ, sauver des pécheurs de la mort éternelle, convertir les chrétiens tièdes. Wesley lui s'est converti d'un seul coup: tel jour, à telle heure. Cela va créer la «méthode du méthodisme». Les militants interpellent leurs prochains, partout, dans la rue, à la campagne. Es-tu converti? Peux-tu dire quel jour à quelle heure? Qu'est-ce que cela signifie pour toi? As-tu confessé tes péchés? As-tu réparé tes fautes? As-tu la pleine assurance de ton salut?

Peu à peu, ces questions se posaient à nos pasteurs et à nos laïcs. Elles provoquaient des effets heureux et malheureux. Heureux parce que les pasteurs, comme Jean-Louis Chappuis du Lieu en vint vers 1850 à faire des réunions d'études de la Bible, de prières et de chants. Il se rendait compte que ces rencontres hors culte comblaient un vide que les Mômiers et les Libristes remplissaient. (J'emploie à contre coeur ce terme de Mômiers, mais c'est celui de l'époque).

Revenons vers 1840, et constatons que le Réveil venu des prédicateurs anglais, qui passaient d'abord par Genève, suscita assez vite une forte opposition. D'une part des Combiens étaient entraînés par le réveil dans une foi et une vie chrétienne très vivantes. D'autre part d'autres Combiens chrétiens convaincus étaient très opposés à ces «réveillés» qui paraissaient se croire meilleurs que les autres.

IL Y EUT DES PERSÉCUTIONS

Puis l'Etat s'en mêla, faisant appliquer durement une loi de 1824 : interdiction de toute réunion religieuse en dehors du culte public. Seul le culte de famille était toléré. Au Brassus, où habitait l'ancien syndic Marius Golay, il y avait une chambre de réunion avec une trappe et une échelle. Quand les gendarmes arrivaient, tous les participants se défilaient. Sinon ils étaient mis à l'amende, voire en prison. A L'Isle, le pasteur Henri Juvet prit un si grave coup de froid dans la cave où les autorités l'avaient mis en hiver qu'il en mourut un an plus tard à Nîmes où il s'était réfugié. Juvet était un des premiers pasteurs du Réveil à avoir quitté l'Eglise nationale. Chose curieuse, beaucoup de jeunes pasteurs qui se sont engagés dans le Réveil étaient les anciens élèves du doyen Curtat, professeur de théologie. Celui-ci était très conscient que l'Eglise nationale devait changer, pasteurs et laïcs. Mais quand le Réveil souffla il eut peur et fit tout pour l'étouffer. Ses étudiants dirent: «Il nous a mis le doigt sur le pécelet du Réveil, mais lui n'y est pas entré». Parmi les pasteurs courageux qui se sont engagés, il y eut Auguste Rochat, de Bière, devenu un peu le drapeau de la dissidence dans le canton.

L'arrivée en 1837 de l'évangéliste John Nelson Darby à Genève, puis à Lausanne, et à la Vallée (il y revint en 1841 et 1847) déclencha au début un grand enthousiasme, puis très vite une violente hostilité. Il faut dire qu'il avait une notion de l'Eglise qui ne pouvait que choquer. Il distingue entre l'Eglise *Corps du Christ*, ensemble invisible de tous les rachetés, qui subsiste en tant que communauté «céleste» fondée sur la grâce de Dieu et l'Eglise comme *maison terrestre...* qui ayant apostasié (renié la foi) est «en ruines»... (Perret: Dissidents p.48) Cette ruine serait définitive...

De l'Eglise, il ne subsisterait qu'un «résidu» formé de tous ceux qui sont restés fidèles à la Parole de Dieu et *qui se sont séparés de toute communion* avec le reste de la chrétienté. Avec de telles prétentions d'intégrisme, il était fatal que des violences se déchaînent. L'intégrisme est en lui-même une violence qui l'engendre à son tour. Le mouvement du Réveil à la Vallée a beaucoup souffert de cette étroitesse «intégriste» et de ces excommunications. Les Frères dit larges (du bas du Brassus) ont subi une vraie saignée par le départ de ceux qui ont suivi Darby. Les Frères étroits dit Darbyistes, sont actuellement principalement ceux de Chez-Grosjean. Retenons de Darby une chose positive essentielle: l'unité du Corps de Christ autour de la Table Sainte.

C'est aussi dans ces années que l'Eglise libre s'est fondée: en 1847. Elle a été interdite par l'Etat pendant cinq ans, puis elle a pu construire la Chapelle de Chez-le-Maître. L'Eglise libre est née de la démission de 160 pasteurs de l'Eglise nationale, qui avaient refusé de lire en chaire, une recommandation du Conseil d'Etat en faveur de la nouvelle Constitution du Canton de Vaud, toute inspirée de la philosophie hégélienne du parti radical de Druey. Le pasteur Porta du Sentier et Talichet du Brassus ont tous deux démissionné. Porta a dû quitter dans les trois jours la cure du Sentier et le temple lui fut interdit. Alors, suivi par un nombreux troupeau de L'Eglise nationale, ils ont célébré des cultes dans la grange de l'hoirie Meylan à Derrière-la-Côte. Ils furent en butte à quelques persécutions pendant leurs cultes. Des garnements leur lancèrent des cailloux. On n'aime pas dans le canton de Vaud, à la Vallée non plus, ceux qui paraissent vouloir être meilleurs que les autres. C'est de là que provinrent toutes les difficultés des Frères larges et de l'Eglise libre avec l'Etat et la population. Mais cela ne veut pas dire que du côté Eglise

nationale les vrais fidèles approuvaient ces persécutions. Au contraire. Tout au plus ils étaient tristes de voir une partie des leurs aller le dimanche à un autre culte que celui du Temple. Mais ils reconnurent que Libristes et Dissidents, par leur zèle intense, les stimulaient à se réveiller eux-mêmes. L'Eglise libre tenait sur semaine des cultes du soir dans les hameaux des Bioux, de L'Orient, du Solliat et de la Combe. Elle créa la Croix-Bleue, l'école du dimanche; elle soutint beaucoup l'Union chrétienne où se rencontraient des jeunes des deux Eglises et qui apprirent à s'estimer.

Les Frères larges tinrent avec l'Eglise libre des cultes du soir à la Chapelle jusque vers 1900. La Chapelle était comble. Plus tard des différences doctrinales nuirent à cette belle collaboration. Dans les années 1950, la raison d'être des deux Eglises, nationale et libre, avait quasi disparu. La Fusion eut lieu en 1966. A ce moment l'Eglise libre avait passé de 50 à 90 membres inscrits. Elle n'a donc pas fusionné parce que prête à disparaître, mais par conviction que Christ veut l'unité partout où elle est possible.

Cet esprit de Réveil évangélique et œcuménique amena en 1946 le pasteur Maurice Ray à susciter un renouvellement de la paroisse du Sentier. Des rencontres au temple avec des équipes de pasteurs très bibliques amenèrent de nombreux couples ou individus à devenir des fidèles très fidèles au Temple. C'est ici que le titre de notre article prend son sens. Dans une certaine mesure, les années de 1970 à 1987 environ, furent aussi une période riche d'expériences religieuses avec le courant dit charismatique, proche du Pentecôtisme, lequel existe aussi à la Vallée. Les Hommes d'affaires du Plein Evangile continuent dans la lancée.

AVEC LES CATHOLIQUES

Ce renouveau dans la foi porta encore des fruits plus inattendus: un œcuménisme pratique, de fait, entre catholiques et protestants. Pas tellement au niveau institutions, mais au plan des contacts entre croyants, et pour s'entraider dans des œuvres de charité. Aujourd'hui l'esprit de jugement a bien disparu.

Nos frères de Bois-d'Amont ne pensent plus que les Combiens, l'autre côté de la frontière sont des hérétiques perdus. Et les protestants que leurs frères catholiques sont des superstitieux mi-païens. Au contraire, curés et pasteurs de la Vallée tout entière et de Bois-d'Amont s'entendent pour prier, lire la Bible, préparer leurs sermons. Aujourd'hui l'Eglise catholique de la Vallée est vivante et va grandissant.

Oui! La Vallée est certainement une bonne terre où lève la semence de l'Evangile. Oui! Il y a eu et il y aura encore des suites du Réveil et du Renouveau. Mais comme toutes choses en ce monde, il y a des hauts et des bas. C'est facile de tenir quand l'enthousiasme nous porte. La vraie foi se révèle dans la fidélité quand l'enthousiasme a passé. Le Seigneur a certainement un grand peuple dans cette contrée déjà si souvent bénie. Dieu nous aime tous à quelque communauté que nous soyons, pourvu que nous soyons fidèles au pur Evangile. L'Etat ne nous contraint plus d'aller au culte. C'est bien heureux. Mais lui, Dieu en Jésus-Christ nous attend tous à la communion, à la Table Sainte. Jésus ressuscité y est.

«Christus vincit» chante avec foi et grande ferveur la Chorale et c'est juste.

Philippe de Mestral, pasteur, Le Sentier